

néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la présence par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité; l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa faiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram*¹. Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne

¹ Job. I, 21.

² II. Reg. XIV, 14.

trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers; la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie; en sa mort, par amour, conservant son corps; en sa naissance, par les avantages qui nous y paraissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance; le second, leur libéralité. Reconnaissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance; l'une, ce sont les parents; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage : qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints » ; « parce que, comme dit Tertullien, ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut, » *quia sanctitati designati, ac per hoc etiam saluti*¹. Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spi-

¹ I. Cor. VII, 14.

² De Anim. n° 39.

rituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce; qu'elle vint plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres; Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel; parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vint des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites : il fallait qu'il vint des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise : l'alliance sacerdotale [lui était nécessaire,] parce qu'il devait être grand prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau; mais le dernier, par lequel elle rejailit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal d'où il doit rejailir plus haut même que sa source; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de

Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection : où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfants d'Adam; noblesse divine et spirituelle qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrions-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans le] [mystère de l'incarnation! grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.]

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont, l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ; et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable [couvrait toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes : [mais à la naissance de Marie nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà fort avancée, et le jour approche : » *Nox precessit, dies autem appropinquavit*¹. Aussi l'état de l'Évangile est-il comparé à la lumière : « Mar-chez comme des enfants de lumière : » *Ut filiis lucis ambulate*². Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, était une nuit] sans repos? parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai, » *et ego reficiam vos*³. De là vient que comme des malades

¹ Rom. XIII, 12.

² Ephes. V, 8.

³ Matth. XI, 28.

à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écriaient : O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! *Utinam dirumperes celos et descenderes*¹. O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent ?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour ; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre ; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honeste ambulamus*² : « Marchons avec bienséance, comme marchant durant le jour. » Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin psalmiste, pour fournir sa carrière : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*³ ; et sortant comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché, et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela il destine une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam : afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance]. Réjouissons-nous donc, chrétiens ; nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Ève : il viendra bientôt, ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoya son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent

¹ Is. LXIV, 1.

² Rom. XIII, 13.

³ Ps. XVIII, 6.

qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret ; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie.] Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Église, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur : ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité ; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ; ou si c'était mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Église catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix, pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendriez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun fils, le gage de vos af-

fections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureux l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle ? C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme une pluie, et comme la rosée qui dégouttera sur la terre ; » et cette autre d'Isaïe : « Il s'élèvera comme une fleur, et comme une racine d'une terre desséchée. »

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime ; et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Église catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non ; l'Église ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres ; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Église dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorants, qui ont

¹ Ps. LXXI, 6.

² Is. LIII, 2.

été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Évangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR DE

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Adducentur in templum regis.

On les conduira dans le temple du roi. Ps. XLIV, 16.

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle : renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit : il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés, pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques.]

Entrée, au premier point. *Egredere*, « Sors : » sortir du monde : sortir de ses sens : sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cognatione tua*¹ : « Sors de ta parenté, » de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : « Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi : » *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te*². Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient] *Amen*³. Pour faire cette adoration, [il faut] aimer ; l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne

¹ Genes. XII, 1.

² Matth. II, 26.

³ Apocal. V, 14 ; VII, 12.

vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme.

Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat* : « Je dors, et mon cœur veille : » au moindre bruit de l'Époux, au moindre souffle de sa voix, [l'épouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* : « J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités, le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître : cela sans bornes.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. Luc. XI, 27.

Dans cette auguste journée en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine vierge à sa génération éternelle, en la faisant mère de son Fils unique; comme il savait, chrétiens, que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusqu'alors être contenu que dans l'im-

¹ Cant. v, 2.

mensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avait entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devait être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort longtemps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paraître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avait garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenait d'une manière si haute; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois allaient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre évangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication : et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière; c'est toute l'Église catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité : afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit ce saint évêque, cette chaste servante de Dieu, vierge et mère tout ensemble : » *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est là que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a er-

« richi les hommes : » *Ibi accepit formam servi... ibi se pauperavit, ibi nos ditavit*. Voilà trois choses, mes sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement; permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer; et pour cela trois choses étaient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil, qui était la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaisé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse; de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel, et au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne pèrit encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin¹; de peur que l'homme pauvre, et misérable, étant effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté et sa misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu a pris la forme d'esclave, » afin de confondre

¹ In Ps. CI, Serm. I, n° 1, t. IV, col. 1092.

² Ubi supra.

notre orgueil : *Ibi accepit formam servi*; « là un Dieu s'est revêtu de notre indigence, » afin d'encourager notre bassesse : *ibi se pauperavit*, « là un Dieu se donne lui-même avec tous ses biens, » afin d'enrichir notre pauvreté : *ibi nos ditavit*. Dieu me fasse la grâce, mes sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours?

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil était le principe de notre ruine; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit*. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé, de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se serait rendu aisément digne de pitié s'il n'eût été orgueilleux. Il assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; « mais est-il rien de plus indigne de compassion qu'un misérable superbe, qui joint l'arrogance avec la faiblesse? » *Quid tam indignum misericordia quam superbus miser?* C'était l'état où nous étions; faibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermait la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il fallait nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi*.

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée : je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint

¹ Serm. CLXIII, n° 8, t. v, col. 788.

² S. Aug. de Liber. Arbitr. lib. III, n° 29, t. I, col. 622.